

**CR du forum des RASED**  
**Samedi 22 septembre 2012 à Paris**

Présentation de **Jean-Louis Le Run**, invité de l'AFPEN par Véronique Le Mézec, Présidente de l'AFPEN et Daniel Tramoni du bureau national. Jean-Louis Le Run est aussi membre du Comité scientifique de la FNAREN.

**Jean-Louis Le Run** est pédopsychiatre, praticien hospitalier, rédacteur en chef de la revue *Enfance et Psy*, connu pour sa pratique en psychologie en lien avec tous les partenaires de l'enfant, il propose des espaces d'écoute pour les enseignants ou des pôles de rencontre pour les parents. Ses travaux ont porté récemment sur la place du père, l'adoption.

**Titre de l'intervention : « Mieux comprendre et mieux résoudre les tensions à l'école ».**

Il y a de multiples causes de tension à l'école. Je ne suis pas un spécialiste de l'école mais je peux vous apporter le regard d'un partenaire concerné puisque nous faisons le lien entre le secteur de pédopsychiatrie et l'école. Nous recevons des enfants qui sont victimes de la violence qui se passe à l'école. Nous recevons aussi des enfants qui sont la cause des tensions à l'école et des parents désemparés et puis nous rencontrons les enseignants dans le cadre des équipes éducatives ou dans le cadre d'échanges plus institutionnels.

Je vais centrer mon propos sur l'idée que si on définit mieux la violence, on peut être capable de comprendre ce qui est en jeu pour l'enfant dans les comportements violents, et y répondre.

Je rappelle une définition de la violence, étymologiquement le mot violence vient du latin, « vis » qui veut dire « force ». La violence repose sur l'abus de la force, sur l'agressivité mais il ne faut pas confondre l'agressivité et la violence. L'agressivité est initialement liée à la pulsion d'autoconservation, et lorsqu'elle reste contenue, domestiquée, ou se tourne vers la sublimation, elle peut-être un moteur puissant permettant de se dépasser.

L'agressivité est aussi à la source de la conscience morale, nous apprend Freud, car en se retournant contre soi, elle est à la base de la constitution du surmoi.

La violence reste quand à elle une agressivité mal contrôlée et destructrice. Elle n'apporte rien. Elle peut prendre de nombreux aspects. Sur les écrans, aujourd'hui, elle fascine. Dans la réalité, elle est traumatique. Elle peut être individuelle ou collective. Elle peut être dirigée vers l'autre ou retournée contre soi. Elle est facilement repérable dans le passage à l'acte, mais la violence peut être verbale ou psychologique. Il est des mots qui détruisent comme il est des silences terriblement violents par exemple lorsqu'ils taisent ce qui devrait être dénoncé. Le sujet ne se verra reconnaître aucune place par exemple dans l'ostracisme, la mise en quarantaine, l'exclusion. La violence surgit généralement du conflit mais elle peut aussi être gratuite, source de jouissance dans la cruauté ou le sadisme, ou encore servir de défense et d'intimidation. Selon l'idée que la meilleure défense c'est l'attaque, elle peut être utilisée comme méthode éducative, par exemple dans l'éducation anglaise. Mais on peut se plonger dans les souvenirs de notre enfance avec les coups et les humiliations de la part des enseignants qui n'étaient pas si rares, il y a 50 ans (déroutées, mises au piquet). Il y avait de la violence à l'école qui n'était pas simplement le fait des enfants. On peut aller lire les travaux de Pierre Merle sur ce sujet.

Alors, on peut prendre des contextes cliniques dans lesquels un enfant peut se montrer violent pour rappeler que la violence n'est pas univoque et que ces contextes sont nombreux. Cela peut être dans le cadre de troubles réactionnels, dans le cadre de troubles de l'humeur, dans les pathologies narcissiques, dans les troubles envahissants du développement. La violence alimente, bien sûr, la nébuleuse des troubles du comportement. Elle prend différentes formes,

pour les principales, d'une part le passage à l'acte et d'autre part un style relationnel plus ou moins contrôlé par le sujet.

Le passage à l'acte est la forme la plus repérable de violence éruptive. De façon exceptionnelle ou de façon plus répétitive, à l'occasion d'une circonstance déclenchante, à l'occasion d'une frustration ou sans raison apparente, l'enfant connaît un malaise croissant qu'il ne peut traduire en pensée ou en mots et il finit par être débordé par ses émotions, par son excitation. Il ne sait pas comment réagir et passe à l'acte en recourant à la violence. Il s'agit presque toujours pour l'enfant d'échapper à un vécu insupportable, de résoudre de cette façon brutale une tension par une incapacité à la traiter de façon adaptée, une difficulté à trouver un contenant pulsionnel interne ou externe.

C'est peut-être aussi pour l'enfant une façon de retrouver un rôle actif après une situation de passivité angoissante. Ça va se traduire par une crise d'agitation anxieuse, un passage à l'acte en jetant ce qu'on a sous la main ou en agressant l'autre. L'acte violent privilégie donc la sensorialité, la perception et la motricité au détriment de la pensée et du langage. Il y a une espèce de corps à corps, un collapsus fusionnel qui réduit la distance avec l'autre qui est vécu comme menaçant et intrusif, et dont il faut se débarrasser et se détacher. Et en même temps l'autre dans ce passage à l'acte est nié dans son altérité et sa singularité.

Le passage à l'acte peut aussi servir à exprimer quelque chose symboliquement. Alors on parle à ce moment là de passage par l'acte, dont le sens de cet acte peut être retrouvé secondairement. L'acte peut signifier quelque chose et a un sens symbolique.

Il peut aussi répéter des violences subies ou entrevues, comme par exemple dans les situations de maltraitance ou d'abus sexuels. Dans ce cas, le passage à l'acte est souvent lié à ce qu'on appelle une identification à l'agresseur. Vous savez qu'il y a deux définitions de l'identification à l'agresseur, c'est Anna Freud qui la première, a décrit ce mécanisme et qui l'entendait dans le sens où l'enfant, qui ne peut encore assumer sa culpabilité, reproduit la menace de castration représentée par l'expérience douloureuse subie par un mouvement de projection sur un objet de son entourage ou sur un autre enfant.

Pour Ferenczi, la façon d'envisager l'identification à l'agresseur et qui est la plus entendue maintenant : l'enfant se sacrifie pour garder l'amour de l'auteur de l'agression, il se clive et une part de lui s'identifie à l'agresseur et reproduit les violences qu'il a subies.

Le passage à l'acte peut constituer un début de mise en représentation et donc de dégagement de l'identification à l'agresseur.

**Je vais vous parler d'une vignette clinique**, d'un enfant que je suis depuis trois, quatre ans. Un enfant qui avait été présenté comme souffrant d'un trouble du spectre autistique qui s'est avéré être un enfant avec un trouble de l'attachement évident et un besoin de contrôle, avec utilisation prépondérante de la défense maniaque.

Il avait des crises de violence très impressionnantes pour son âge, qui perturbait vraiment l'école. La directrice avait dit qu'elle n'avait jamais vu un enfant aussi violent de toute sa carrière. Il avait par exemple arraché un radiateur d'une salle de l'école et faisait des crises qui survenaient de manière brutale et peu prévisible, mais généralement à l'occasion d'une frustration, d'une remarque qu'il ne pouvait pas supporter. Il se mettait alors dans des états vraiment invraisemblables. Cet enfant avait une mère déprimée, très obsessionnelle, qui avait arrêté son travail à la suite d'une dépression d'épuisement. Le père était un monsieur plus âgé qui était d'une autre culture et qui avait un statut social inférieur à celui de sa femme. Il parlait mal le français, il savait à peine écrire et était très effacé.

Donc, ce petit garçon jouait, séance après séance, des scénarios transgressifs avec des voitures de pompiers, de policiers, et les scènes dégénéraient avec des forces de l'ordre qui se conduisaient pire que des malfrats.

Cela lui procurait une grande jouissance, mais une jouissance un peu crispée. Il utilisait de façon massive des défenses maniaques. Vous connaissez un peu les caractéristiques, la triade : mépris, déni, triomphe. Mépris de l'autre, déni de ce qui se passe et triomphe sur l'autre avec cette omnipotence, ce besoin de contrôler. Il me devançait pour aller s'asseoir à ma place à mon bureau. Dès que j'avais le dos tourné, il faisait des bêtises. Moi, j'étais amené à rappeler la loi et petit à petit au cours de la psychothérapie, il a commencé à changer de jeu et s'est mis à construire une maison en papier avec des feuilles qu'il a commencé à scotcher. Il commençait à construire un contenant, quelque chose dans lequel on pouvait mettre d'autres choses et dans lequel il allait déposer des objets qu'on allait retrouver d'une séance à l'autre. Il est revenu à des jeux violents et transgressifs puis il a commencé à construire un château, en papier toujours, avec un jardin devant. Il a commencé à abandonner ses scénarios transgressifs, et, simultanément, pendant cette évolution, les crises de violence sont devenues de plus en plus rares. Parallèlement on a travaillé avec les parents, notamment la mère, pour l'amener à assouplir son système d'emprise sur cet enfant, pour le laisser respirer et demander au père de s'impliquer davantage : l'accompagner au CMP ou rencontrer l'école pour reprendre les crises qui pouvaient se produire. Il a pu représenter les choses plus symboliquement, dessiner, ce qu'il refusait de faire auparavant, et on a pu se parler.

Une autre violence que vous connaissez bien est une violence plus maîtrisée, qui peut être préméditée, plutôt dans un mode relationnel ou une façon d'être, qui est destinée en fait à prendre l'ascendant sur l'autre, sur la victime ou sur un groupe. C'est une façon de retrouver, de garder une emprise sur ce qui risque d'échapper, de trouver une réassurance par la force. Il peut y avoir un plaisir sadique chez certains enfants dans la violence et les conduites de domination, car elles offrent à ces enfants un statut compensatoire, elle restaure un narcissisme menacé. Cette violence résulte plus de la bêtise, de la cruauté, de l'ignorance du mal causé à l'autre.

**On parle beaucoup et on travaille en ce moment sur la notion d'empathie**, régulièrement perturbée chez les enfants présentant des troubles du comportement. L'empathie est la capacité à s'identifier à l'autre. Il y a une difficulté à la reconnaissance de l'autre, à entrer dans sa logique, on peut se référer à ce sujet aux travaux sur la théorie de l'esprit.

On trouve aussi chez les enfants au comportement violent, une recherche compulsive du conflit et de l'affrontement, comme si c'était des moments dont ils avaient besoin pour se sentir exister, comme un besoin de rechercher des limites, une punition, voire simplement d'obtenir une réponse.

Alors la violence peut-être aussi théâtralisée pour obtenir l'attention, pour monopoliser l'intérêt chez des enfants qui ne savent pas comment faire pour qu'on s'intéresse à eux, pour qu'on s'occupe d'eux. En fait ils supportent mal la situation de groupe, ils supportent mal que l'enseignant ne soit pas uniquement relié à eux.

La violence peut prendre aussi la forme de jeux violents, petit pont massacreur, jeu du foulard, bullying, ou de dérives violentes de jeux au départ anodins qui servent d'exutoire à l'excitation. La dangerosité de ces jeux peut être répétée dans le cadre d'une relation duelle sadomasochiste qui s'établit avec un enfant plus faible ou un enfant qui va devenir le bouc-émissaire de la classe ou du groupe. Le rôle du leader transgressif qui recherche l'ascendance et le prestige dans la dynamique groupale. Certains groupes d'ailleurs ne sont pas très organisés, mais autorise la décharge de l'excitation sur un bouc-émissaire.

On trouve de plus en plus d'enfants souffrant de cette situation qui entraîne un repli, une mésestime de soi, une dépression, des phobies scolaires et qui renvoie au-delà de leur dimension individuelle et subjective à une certaine faillite de la tâche éducative et du rôle protecteur des adultes.

Vu de l'extérieur, on a l'impression que les enfants les plus faibles, les boucs-émissaires, ne sont pas toujours très protégés par l'institution.

Alors, il y a une collègue, Nicole Catheline, qui a beaucoup travaillé ces questions.

**Elle repère quatre caractéristiques de la victime qui font la lie du harcèlement :**

1. Le fait d'être différent (différence physique, particularité, handicap, différence culturelle ou sociale, différence intellectuelle ou psychique),
2. Le fait d'être isolé, de ne pas avoir de copains, donc de soutien,
3. Le fait de ne pas savoir comment répondre à l'agression, de ne pas la comprendre, de ne pas comprendre ce qui s'est passé,
4. La cécité des adultes ou la banalisation de ce qui s'est passé.

Les violences sur soi-même, auto-infligées ou, par extension les comportements à risque, peuvent être aussi des conséquences de cette victimisation. Les conduites d'automutilation ou les tentatives de suicides sont rares avant la préadolescence, mais on en voit de plus en plus. Ce type de violence a tendance à apparaître dans un contexte dépressif entraînant un retournement de l'agressivité contre soi.

Illustration clinique : Sandrine est une adolescente adressée par le médecin scolaire du collège car elle se scarifiait. Sandrine avait fait le lien avec l'école primaire où elle avait été l'objet de racket, de persécution par une autre élève qui avait un ascendant très fort sur elle. Elles étaient dans une sorte de relation sadomasochiste et personne ne s'était aperçu de rien ou en tous cas on n'avait rien entrepris par rapport à cette situation. Paradoxalement, elle a commencé à aller plus mal, à déprimer quand elle a été séparée de cette élève. Elle avait honte de cette relation, de s'être laissée dominer, racketter, cela avait entamé son estime de soi. En fait, elle avait pensé à mourir. Ses résultats scolaires ont chuté, ce qui contribuait à renforcer encore plus cette mauvaise image d'elle-même. Il y avait aussi un contexte familial propice. Un frère aîné qui était un grand adolescent, monopolisait l'attention de la famille, ce qui fait que Sandrine n'était pas très écoutée. Elle était dans une opposition assez forte avec sa maman qui vivait d'autant plus douloureusement les agressions de sa fille puisqu'elle-même s'était faite licenciée de l'entreprise familiale dans laquelle elle travaillait. Au décès de ses parents, elle s'est faite rejetée par ses frères, elle n'allait donc pas très bien.

Pendant les vacances, il s'est passé un fait divers ; la famille avait été victime d'une agression. Son père s'était montré courageux, il avait voulu les défendre et il s'était fait taillader le torse par un des agresseurs.

On peut comprendre le passage à l'acte de Sandrine et cette façon de se scarifier comme une espèce de compromis qui réunissait beaucoup de dimensions. En se tailladant les poignets, elle s'identifiait à ces hommes courageux qui s'étaient fait taillader le torse. Elle se punissait de sa propre lâcheté. Elle se punissait aussi des attaques contre sa mère et en même temps elle s'identifiait à cette mère qui avait un peu raté quelque chose et elle arrivait de cette façon à attirer l'attention sur elle afin qu'on se mobilise autour d'elle, qu'on consulte, etc. Au bout de quelques mois de psychothérapie, elle avait arrêté de se taillader les poignets, mais par contre elle est arrivée avec des piercings dans les oreilles et le nez. Quelques mois plus tard, elle dit qu'elle veut devenir perceuse, ouvrir une boutique de piercing, cela lui plaisait beaucoup et correspondait à un moment où sa maman s'était un peu reprise. Elle était sortie de sa dépression pour ouvrir une boutique de bijoux. L'identification à sa mère fonctionnait mieux à ce moment là. Arrivée en troisième, comme cela ne marchait pas trop bien scolairement, elle s'est orientée vers un CAP de coiffure dans l'idée que plus tard elle monterait sa boutique de perceuse. Elle avait évolué professionnellement, mais ce qui est intéressant de voir, est tout le cheminement de cette préadolescente, adolescente qui n'est plus dans la passivité mais dans l'action (percer les autres plutôt que se percer) et finalement qui construit un projet professionnel cohérent.

La dimension familiale de la violence est très importante. Les dysfonctionnements familiaux qui se transmettent au niveau générationnel rendent compte d'une bonne partie des violences rencontrées à l'école. L'exportation de la violence subie en famille au sein de l'école est d'une grande banalité. La première piste à explorer lorsqu'un enfant présente des comportements violents à l'école est le climat familial. Il peut s'agir d'une violence subie de la part de parents maltraitants, d'abus sexuel ou d'un climat de violence familiale entre les parents, de violence conjugale ou la séparation hyper conflictuelle qui emprisonne l'enfant dans des conflits de loyauté difficiles à surmonter. Il peut s'agir aussi de carences éducatives : l'absence de filtrage des contenus télévisuels auxquels l'enfant a accès, par exemple.

**Un mot sur les sources de la violence.** Les psychanalystes qui se sont intéressés au bébé placent la violence au fondement du lien. C'est dans les premières tensions et les premiers liens avec son entourage, en particulier sa mère, que le bébé va réussir à trouver des contenants à ses pulsions agressives. Il commence à construire, déconstruire, à reconstruire un objet externe d'attachement, support d'un bon objet interne sécurisant. Le plus généralement c'est la mère ou la personne la plus proche de son entourage qui reconforte dans la peine. Le bébé développe alors les prémisses du phénomène culturel dans l'espace intermédiaire transitionnel.

Au cours du développement, l'agressivité primaire va évoluer en se liant avec la libido pour aller d'une part vers le sadisme, qui est la jouissance à faire souffrir, et d'autre part vers l'emprise qui vise à s'appropriier le contrôle.

La période du « Non » est fondamentale, en s'opposant à l'épreuve de l'autorité parentale. Les réponses de l'entourage sont primordiales dans l'acquisition de la capacité à supporter la frustration et l'interdit. Les colères de l'enfant vont céder le pas à des comportements plus adaptés grâce à la réparation qui succède et conforte le lien. Le développement de la pensée et du langage vont permettre d'absorber le conflit et offrent des réponses plus élaborées. L'agressivité pourra alors se déplacer du corps vers la parole. Vers 3, 4, 5 ans la plupart des enfants abandonnent les comportements violents qui ne resurgiront plus que dans des circonstances exceptionnelles ou transitoirement à l'adolescence. Les enfants vont quitter progressivement la violence physique et les agressions vont devenir beaucoup plus verbales. Les enfants se plaignent, « il me traite », ce sont beaucoup plus des agressions verbales.

Or il y a un certain nombre d'enfants qui n'abandonnent pas cette violence et qu'il faut aider. L'éducation consistera à réprimer l'agressivité pour l'orienter vers des buts sociaux. La sublimation est un apprentissage difficile à cause du narcissisme mais elle participe à la construction du Moi idéal. Le passage de celui-ci au Surmoi, la renonciation à des bénéfices régressifs par l'apprentissage est étayé par une relation affective et compensée par un enrichissement du Moi. Celui-ci développe alors une appétence sociale et culturelle dirigée par l'entourage pour maintenir l'évolution et garantie par la loi.

Initiée dans la famille et les lieux de petite enfance, cette évolution se prolonge à l'école qui associe le rapport à l'enseignement, au groupe classe, aux groupes de pairs, à l'institution scolaire tandis que les jeux entre pairs fourniront un exutoire à l'agressivité.

La sublimation des pulsions s'accompagne généralement par un apaisement de la violence. L'école est une grande source de frustration qui demande beaucoup d'efforts à l'enfant, il n'est pas surprenant qu'on y retrouve des tensions et de la violence.

**Quelques mots pour conclure, sur l'école maternelle.** Je pense qu'il y a des enjeux fondamentaux et que les RASED doivent intervenir le plus possible à cet âge. Si l'enfant arrive prématurément à la maternelle, s'il n'a pas construit un minimum de contenant à ses pulsions et s'il n'est pas bien accueilli ou accompagné pour ses premiers pas à l'école, les

défenses développementales et comportementales vont se renforcer et se figer avec l'entrée à l'école. D'où l'importance de la reconnaissance précoce et de la proposition d'aide respectueuse du rythme de chaque enfant par tous les partenaires. Les adultes, les parents mais aussi les professionnels de l'enfance, vont devoir jouer leur rôle d'autorité et de limite pour aider les enfants à trouver des contenants pulsionnels aux tensions qu'ils endurent et les amener vers la culture qui permet de s'affirmer dans une perspective humanisante et constructive. Alors que le changement de gouvernement laisse augurer d'une politique plus favorable à l'école, il importe de rappeler qu'on peut faire évoluer positivement la violence dans le monde de l'enfance si l'on suscite une mobilisation des acteurs de terrain institutionnel et scolaire et si on l'inscrit dans un projet pédagogique. Les expériences montrent que les établissements où il y a un vrai travail d'équipe entre les enseignants, mais c'est encore plus vrai dans les collèges, ont beaucoup moins de violence que dans les établissements où c'est chacun pour soi. Ce travail d'équipe qui peut construire son projet et reprendre les difficultés qui surgissent, est très important et évidemment le rôle des RASED et des services de santé scolaire me paraît primordial. Il est souhaitable que les professionnels de deuxième ligne (rééducateurs, psychologues scolaires, médecins scolaires...) aident les professionnels de première ligne, à comprendre la violence, les troubles du comportement comme liés à une souffrance pas toujours explicite mais toujours sous-jacente. Il est important qu'ils puissent trouver dans les services de soin de secteur, dans les structures médico-sociales, des partenaires à même de proposer des solutions, des aides pour l'enfant, les parents mais aussi pour l'école, ces partenaires qui proposent une participation contenante.

#### [Intervention de la salle sur les conflits de loyauté dans les séparations mais aussi entre cultures différentes.](#)

Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous dites, toutes les séparations sont conflictuelles mais cela ne débouche pas forcément sur des conflits de loyauté. Il faut réserver ce terme aux séparations hyper conflictuelles, où l'enfant est enfermé dans des loyautés, c'est-à-dire qu'il y a un des parents qui interdit à l'enfant de pouvoir entendre l'autre parent. C'est là qu'on peut vraiment parler de conflit de loyauté, sinon ce sont des ambivalences.

Mais sur la culture vous avez tout à fait raison, c'est un point important. D'ailleurs la revue dont je m'occupe enfance et psy, organise un colloque en décembre, le 7 décembre, sur tous ces aspects.

#### [Intervention sur la maternelle et le sens qu'y donnent les enfants. La violence peut-elle être la conséquence du fait que certains enfants ne comprennent pas ce qu'ils y font ?](#)

La maternelle, pour certains enfants, est la première socialisation. Pas pour tous, il y a beaucoup d'enfants qui vont en crèche, mais je crois que cela dépend vraiment de là où ils en sont dans leur développement psycho-affectif. Il y a des enfants qui ont déjà construit une certaine solidité intérieure, qui peuvent aborder cette entrée à l'école sans que cela soit trop difficile. Et puis les gestes violents font partie de la petite enfance parce qu'ils se confrontent à des tensions, à des choses difficiles. Mais petit à petit tout cela s'estompe et on les voit entrer dans le langage et dans cette progression que vous connaissez bien. Je pense qu'il y a d'autres enfants qui n'ont pas cette sécurité intérieure. Vous connaissez la théorie de l'attachement où l'on distingue différents types d'attachement, insécure, évitant, qui fait qu'on ne peut s'appuyer sur l'autre quand ça ne va pas pour éviter de se sentir très vite menacé. Ce sont des enfants qui vont être mis en difficulté par le grand groupe et la socialisation qu'implique l'école. Il y a d'autres facteurs qui interviennent comme la personnalité de l'enseignant, sa façon de s'y prendre. On voit de l'extérieur comme l'ambiance d'une classe est très différente d'un enseignant à l'autre. Puis il y a le facteur « famille » : Il y a des parents qui ne sont pas du tout à l'aise avec l'école et d'autres pour qui

ça ne pose pas de problèmes, qui ont de bonnes images, de bonnes représentations, de bons souvenirs de l'école, alors que pour d'autres parents; l'enseignant les renvoie à une figure maternelle archaïque culpabilisante. Ils sont pris dans une très grande ambivalence et transmettent tout cela à l'enfant. Les enfants n'arrivent pas du tout égaux à l'école. C'est l'école qui justement va rétablir une certaine égalité en essayant de s'adapter, en essayant de prendre en compte toutes ces différences. Donc, je pense qu'il est vraiment important de s'attacher aux enfants qui montrent des signes de souffrance à cet âge où le rapport aux autres et à l'apprentissage se construit. On le voit très bien lorsque l'on rencontre des adolescents : On reconstitue avec eux, avec les parents, leur parcours scolaire, leurs difficultés. Ils disent, au début, « Non, non, tout allait bien à l'école primaire ! » et en fait, quand on creuse, « ça n'allait pas si bien que cela ». Ils sont passés un peu à l'ancienneté et puis quand on approfondit encore, on voit que c'est dès la maternelle que ça n'allait pas. L'enseignant avait dit que ce serait bien qu'ils aillent consulter et cela n'a pas toujours été suivi d'effets. Donc, on voit bien que c'est là que ça s'origine et qu'il y a des enjeux très importants.

#### [Intervention de la salle : violence de l'institution comme par exemple d'empêcher les élèves de jouer.](#)

Oui, il y a une violence de l'institution, mais il ne faut peut-être pas caricaturer. Il y a beaucoup d'enseignants qui essaient de comprendre l'enfant, qui essaient de se mettre à sa portée. Nous avons un regard extérieur : quand nous venons à l'école. Il y a des équipes éducatives qui se passent très bien, les parents sont considérés, on sent qu'il y a une collaboration générale. Et puis il y a des équipes éducatives où c'est la catastrophe, on voit bien la différence.

Je partage votre avis sur l'importance du jeu et de la créativité à l'école maternelle. On est parfois dans des exercices très obsessionnels, très disséqués alors que l'enfance c'est plus riche que cela. Bon, c'est peut-être un jugement facile, je ne sais pas.

#### [Intervention de la salle sur la violence environnementale et la responsabilité des médias. Des enfants de plus en plus jeunes sont soumis à des images extrêmement violentes. Impression que cette évolution a un impact sur les enfants et déclenche des comportements plus violents.](#)

Oui, on peut dire cela. Les médias existent depuis longtemps, les enfants regardent la télévision depuis toujours. Il est vrai qu'il y a de plus en plus de violence et il y a d'autres formes de médias. Avec les téléphones portables, n'importe quel enfant un peu débrouillard peut accéder à des sites pornographiques et voir des choses absolument atroces sans aucune reprise, sans aucune possibilité de dialogue. Là, je vous renvoie aux travaux de Serge Tisseron. Incontestablement, il y a un rôle des médias et ce qui est important est la façon dont l'enfant est accompagné dans son rapport aux médias par sa famille. Il y a des parents qui limitent l'accès aux médias et respectent les recommandations d'âge, il y en a des enfants qui sont rivés à la télévision ou à la console et qui n'ont pas l'occasion d'échanges sur ce qu'ils ont vu. Cela peut avoir des effets traumatiques. Il y a trente ans, les médias n'étaient pas si envahissants. Aujourd'hui, c'est vrai qu'il y a beaucoup plus d'enfants qui sont dans les troubles d'apprentissage car ils ont trop d'excitations, ils sont perturbés mais c'est aussi beaucoup plus difficile pour les parents de jouer leur rôle de pare-excitant. C'est la troisième source éducative des enfants : il y a les parents, l'école et les médias.

#### [Intervention de la salle : je suis d'accord avec le mieux comprendre mais comment mieux résoudre les problèmes de violence à l'intérieur de l'école ? Avez-vous quelques pistes ?](#)

Là, c'est une question difficile car nous, nous ne sommes pas à l'intérieur de l'école. Il y a l'aspect du travail en équipe qui est important. Je prends l'exemple de ce que nous vivons dans les hôpitaux de jour, où c'est assez violent avec des enfants autistes, psychotiques qui

attaquent le lien. On remarque que quelques fois on ne sait plus comment s'en sortir. L'équipe commence à désespérer et ne sait plus comment aider ces enfants. On fait une synthèse à ce moment-là, on essaie de réunir tous les intervenants auprès de l'enfant et tout le monde échange et comme par miracle après cette synthèse l'enfant va beaucoup mieux. C'est un petit peu normal car on a réuni tous les éclats de ce qu'il projette sur les uns ou les autres, c'est quelque chose qui s'apparente un peu à la fonction alpha de la mère, cela redonne un sens aux projections insensées de l'enfant. Donc, ça peut être intéressant de reprendre les choses au sein de l'école mais pour cela il faut qu'il y ait plusieurs personnes concernées. C'est pour cela que votre rôle est si important dans l'école car cela fait des tiers dans l'école qui permettent de tiercéiser les relations. Chaque fois qu'il y a des tiers ça va mieux car cela permet de se dégager, de relativiser son point de vue.

Je crois qu'on demande aussi à l'école de résoudre des choses qu'elle ne peut pas résoudre, comme la montée de la violence dans la société. L'école n'est pas responsable de tout cela. Elle fait de son mieux. Elle fait ce qu'elle peut avec les moyens qu'elle a.